

## PRÉFACE SUR LE LIVRE D'ESTHER.

Ce livre se divise en deux parties.

La première comprend les neuf premiers chapitres et les trois premiers versets du chapitre x. Elle a été écrite en hébreu, et c'est sur ce texte que saint Jérôme a fait la traduction latine que nous avons dans notre Vulgate. Il nous dit dans sa Préface qu'il s'est attaché à la rendre aussi littérale que possible.

La seconde se compose des fragments que saint Jérôme a empruntés à l'ancienne version italique. Ces fragments forment la fin du chapitre x de notre Vulgate et les six chapitres qui suivent.

Ce livre est très-ancien. Saint Epiphane, saint Augustin et saint Isidore l'ont attribué à Esdras. La plupart des commentateurs disent, avec D. Galmet, que Mardochee et Esther en sont les principaux auteurs. Leur sentiment se fonde sur ce fait, que la lettre-circulaire écrite par Mardochee et Esther aux Juifs, pour leur ordonner la célébration de la fête des Sorts, n'est pas autre chose que la substance même de ce livre, comme on peut s'en convaincre en lisant le chapitre ix.

Sans doute, cette lettre a dû être un des documents principaux dont s'est servi l'auteur du livre. Mais il y a dans ce chapitre ix lui-même (vers. 23 et suivants) des expressions qui ne peuvent avoir été écrites par Esther, ni par Mardochee. L'auteur parle de Mardochee en tierce personne, cite la lettre des Sorts et renvoie aux Annales des rois des Perses et des Médés, qui témoignent de la puissance et de l'autorité qu'Assuérus avait données à Mardochee (ch. x, 2).

Mais si Mardochee et Esther ne sont pas eux-mêmes les auteurs de ce livre, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a été composé immédiatement après l'événement qu'il raconte. Comme il était d'usage de le lire dans la fête des Sorts, et que cette fête a été établie précisément pour perpétuer la mémoire de cette délivrance, on ne peut lui assigner une autre origine qu'une origine contemporaine.

Le texte Hébreu, qui est le texte primitif et original de la première partie, indique que l'auteur était un Israélite, qui vivait sans doute dans le royaume des Perses, peut-être à Susse. Les expressions perses qu'il a mêlées à son hébreu trahissent le lieu et l'époque de son œuvre. Il aura mis à profit avant tout, la lettre et les mémoires de Mardochee, se sera servi ensuite des Annales du royaume Médo-Persé qu'il cite, et à l'aide de ces sources parfaitement sûres et authentiques, il aura composé le livre que nous avons.

On a attaqué la véracité et la canonicité du livre d'Esther, comme celles des livres de Tobie et de Judith. Beaucoup de novateurs auraient voulu faire croire que cette histoire n'était qu'une fable ou un roman, mais la fête des Sorts, inscrite en mémoire de cet événement lui-même, est un monument incontestable de sa réalité.

Cette fête a existé de tout temps, comme le prouvent le second livre des Machabées (xv, 37), l'historien Josephé (*Antiq.*, lib. xi, c. vi), le code de Théodose (*Tit. de Juits*). Or, il n'aurait pas été possible d'établir cette fête, si

l'événement qui la motive n'avait pas existé. Comment faire croire à une nation entière qu'elle a couru de grands dangers et qu'elle en a été délivrée, si tout cela n'était qu'une supposition?

Les caractères intrinsèques du livre en montrent d'ailleurs la valeur historique. L'auteur donne la généalogie de Mardochee, le nom de la femme et des dix enfants d'Aman, précise la date et le lieu des faits qu'il rapporte, peint avec tant d'exactitude les mœurs et les usages des Perses à cette époque, qu'on ne peut trouver nulle part un guide plus sûr pour l'étude de cette période.

On s'est étonné du rôle que joue Assuérus dans ce drame extraordinaire. Mais ce rôle convient admirablement au caractère des rois de l'Orient, tel que nous le peignent leurs propres Annales, avec leur despotisme insouciant et féroce, entourés de tout les honneurs et les magnificences que le luxe a pu créer pour la satisfaction de leur fantaisie. On retrouve aussi, dans la légèreté avec laquelle il ordonne le massacre de tous les Juifs de son empire, le trait distinctif de Xerxès, que Justin appelle un grand corps sans tête. Sa vanité est dupe des intrigues d'Aman, et son sensualisme se manifeste dans le soin avec lequel ses ministres peuplent son harem.

La canonicité du livre d'Esther, du moins quant à la partie contenue dans le texte Hébreu, n'est pas moins incontestable. Il a toujours fait partie des livres dont l'inspiration a été reconnue par les Hébreux eux-mêmes. Ils l'ont placé dans leur canon parmi les hagiographies, et l'ont toujours entouré d'une vénération si profonde, qu'ils l'ont mis à côté du Pentateuque.

A la vérité, ces raisonnements ne s'appliquent pas directement aux fragments que saint Jérôme a extraits de l'ancienne version italique, et qui forment dans notre Vulgate la dernière partie du livre. Ils ont été sans doute traduits du grec, et cette version a été faite probablement sur un texte hébreu ou chaldéen.

Mais quoi qu'il en soit, du moment que l'on admet la réalité de l'histoire d'Esther, on ne peut rejeter ces fragments qui sont des additions au texte Hébreu lui-même ou des pièces justificatives venant à l'appui de ce qui est rapporté dans les premiers chapitres.

Ainsi, l'édit d'Aman et l'édit de Mardochee, la prière de Mardochee et celle d'Esther, le songe de Mardochee, le récit de la fête des Sorts qui représentent la plupart de ces fragments, ne renferment rien de nouveau et n'ajoutent pour ainsi dire rien à l'histoire elle-même; seulement ce sont de précieux documents que l'on peut citer comme autant de pièces à l'appui de ce qui précède.

Par conséquent, la valeur historique de ces fragments est la même que celle du texte Hébreu. Quant à leur canonicité, elle repose sur les témoignages les plus graves. Josephé les a connus et les cite avec respect comme toutes les autres parties de l'Ancien Testament, et les Pères de l'Eglise leur ont accordé dans tous les siècles la même autorité qu'à la première partie du livre. Origène, saint Basile, saint Chrysostome, saint Jérôme et saint Augustin s'appuient sur leur autorité, et on les trouve dans la Bible des Septante, dans les Hexaples, dans la version de Théodotion, dans l'ancienne italique, dans les versions syriaque, arabe, éthiopienne, copte et arménienne.

Le Concile de Trente a donc eu les meilleures raisons de les comprendre parmi les livres deutéro-canoniques de l'Ancien Testament.

D'ailleurs, si les livres de Tobie et de Judith nous ont offert d'utiles instructions, principalement au point de vue moral, celui d'Esther n'est sous ce rapport ni moins fécond ni moins remarquable.

Dans Aman, nous trouvons le type du courtisan qui sacrifie tout à son ambition et qui finit par se prendre dans les pièges qu'il a tendus aux autres. Xerxès, nous découvre toutes les faiblesses et toutes les aberrations auxquelles le despotisme entraîne.

Mardochee, au contraire, est l'homme du devoir qui n'arrive que par les services qu'il rend, et qui s'honore par le culte de la patrie et la pratique de la religion. Esther est le modèle des reines pieuses, qui puisent l'inspiration de leur dévouement héroïque dans le sentiment profond d'une foi qui ne se dément jamais.